

On prend son plaisir...

Autor(en): **Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 43

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217532>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

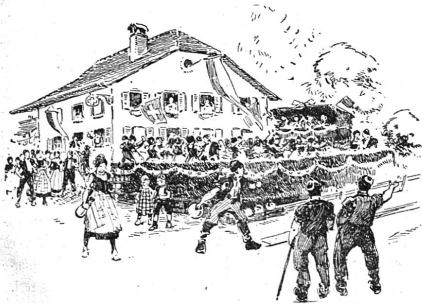
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON PREND SON PLAISIR...

Le pasteur du canton se plaignait un jour, à moi, de l'attitude trop vieillotte de la jeunesse et déclarait que les garçons, pas plus que les filles, ne savaient s'amuser. Oh ! entendons-nous s'il vous plaît et ne croyez pas que je prenne comme amusement les longues séances de pinte — pour les uns — ou de bavardage — pour les unes. — De cela je ne parle pas, car les habitudes de l'heure actuelle ont implanté dans nos mœurs la fréquentation — pour ainsi dire obligatoire et ininterrompue — du cabaret.

Jadis, avant seize ans révolus, chez nous, un garçon n'eût certes pas osé franchir le seuil de la pinte, et encore moins se promener dans la rue, une pipe à la bouche. On buvait de l'eau claire, parfois un verre à la cave avec le père, et l'on fumait des feuilles de noyer dans des troncs de choux en gardant les vaches.

Mais les temps sont changés. Le progrès a envahi la campagne, apportant les jupes courtes aux filles et le Burrus coupe-fine aux garçons. On rit moins, on « pose » volontiers, mais on n'en est pas plus sage.

Et nous jasions de tout cela avec M. le pasteur qui déplorait la disparition des costumes anciens. — Si, au moins, disait-il, ces malheureux restaient jeunes, s'ils gardaient jusqu'à vingt ans quelques vestiges de l'enfance, mais non. Ils jouent au « papa », ils s'installent en maîtres, ils font au café plus de bruit que les hommes d'âge, et se fâchent tout rouge si la servante met une minute de trop à leur apporter le demi-litre ou les trois décis.

Cette boutade m'avait fait sourire, je la trouvais un peu dure, lorsque, à la dernière fête du village, je fus à même d'en constater l'exactitude. Sauf les joyeux qui, sur le pont de danse, s'en donnaient à loisir, sans souci de la fatigue et ne songeant qu'à la sauterie présente, les garçons, accoudés sur les tables de la pinte, vidaient verre sur verre et litre sur litre.

Pas de jeux, pas de courses, pas de vie, rien.

Un steeple chase de buveurs, ni plus, ni moins.

Naguère, nous nous divertissions à sauter dans des sacs, ou bien, les yeux bandés, un sabre en main, nous cherchions à frapper un phisique canard suspendu assez haut à quelque ficelle, ou encore, nous installions un mât de cocagne. Les prix n'étaient pas éblouissants : une boucle de saucisse, un lapin, une vieille bouteille, parfois, — mais rarement — une montre en nickel. Et c'étaient des rires, des éclats de joie...

Obsédé un peu par ce souvenir, j'en ai dit quelques mots aux jeunes hommes vidant les verres.

Les uns éludaient mes questions, les autres se re-tranchaient derrière une pauvreté relative qui, si elle leur défendait les distractions « relevées », leur permettait la dépense d'un vin à trois francs le litre ; enfin, l'un d'entre eux, plus catégorique, plus net, me dit, non sans une certaine ironie :

— Ma foi, Monsieur, on prend son plaisir où on le trouve.

Et j'ai déploré, moi aussi, que nos garçons « trouvent leur plaisir » à la pinte quand, sur la campagne toute fleurie, toute verdissante, le soleil d'été rutilé.

Louis de la Boutique.



ONN' INSPICCHON

(Patois d'Aigle.)

LETAI on bi dzor de tsautain. Totè lè dzein pliontâvon les triâ, et, deîn lo velâdzo, on n'ouvî que lo régent, que fasâi recordâ l'aleçon à cliau tsancro de boubo. De tein z'en tein na siclaie : l'en étâi ion qu'attapâve n'a motcha ! Dedein la pinta drâi devânt l'écoula, l'ai avâi dou farceu de Sainte-Cry, que l'avion fela de la bouetiqua, po se retsaudâ y solet. L'étant vetu quemein di monsu, cà ve saïdè que, per lè, lou z'ovrai gagnon grô et que l'on touî preu d'orguet. Ein enteindai bouâillè lo régent, le plie rizolet sè met à fère :

— Gadzo qu'y vèze fère l'inspecchon de l'écoula.

— T'é pas fou !

— Ouai ma fâi, et l'est té que pâterî l'icot.

Et vouâite mon coo que bâi on derrai ierro et que moda à l'écoûle.

— Bondzor Monsu lo régent ; vegne vo z'inspèta on boquenet.

— Oh, vo z'îte Monsu l'ispèteur !

Lévâ-vo, beinda de mau l'élevâo que vo z'îte ! (gosse po lè z'einfans). Et le monsu lou z'interrodze sur la géographi ; le calcul, lè fâ recordâ le catsimô, tsantâ, en insurté ion que l'étâi mônè, et l'en dé por fini : « Vo baillè condzi tant qu'à déman ! »

Adan l'invite lo régent à preindre on ierre avoué se n'ami que l'atteindâive à l'auberdzo. L'ai étâvon pâ dé fin menute que lo régent s'è mauffiâ d'oque, et 'la fotu le camp en desein que l'étâi pressâ.

Lou dou gaillâ n'ont pâ arrètâ de bairé por tot cein, et, quan sou partis, cambeliâvon, se teniâvon per le bré et lou tsapè y bé dé leu cannés.

Et lou bouébes, en lè veyein passâ se récriâvon :

— Vin vâire, Monsu l'inspètu que l'é fin chou.

E. R.

UNE BONNE RÉCLAME

LE souvenir de jeunesse que nous avons évoqué samedi dernier, sous le titre : « Autour du pressoir » nous en a rappelé un second, à peu près de même genre, et que voici :

C'était à l'occasion d'une exposition agricole,

dans la halle de la viticulture, que terminait, à l'une de ses extrémités, le « carnozset » ou, si vous aimez mieux, le pavillon de dégustation. Comme bien vous le pensez, ce n'était pas le coin le moins visité ni le moins animé de l'exposition. Là, debout devant le « zinc », la bouteille dans la main droite, le verre dans la main gauche, on dégustait nos crus les plus fameux... et les autres aussi. Tous ou presque étaient représentés. Certains stands de cantons viticoles étaient naturellement les mieux achalandés. On avait mille peine à se faire servir. Il fallait user des coudes pour se frayer un chemin et approcher du comptoir. Entre 17 et 19 heures, c'est-à-dire un peu avant l'heure de fermeture, ce n'était plus la foule, c'était la cohue, la ruée, le rendez-vous général. Le bruit des bouchons qu'on faisait sauter et du choc des verres dominait le brouhaha des conversations. Grande était la gaieté et l'entrain, inlassable.

Quatre amis s'étaient réfugiés dans un angle de la salle et dégustaient de compagnie un de nos crus les plus réputés. Trois d'entre eux avaient chacun sa bouteille et son verre ; le quatrième n'avait que le verre.

La conversation était très animée et les verres se vidaient sans cesse. Ah ! certes, les gosiers n'étaient pas secs.

Quand les trois bouteilles furent bues, le quatrième partenaire, représentant d'un vignoble de « petite marque », voulut, lui aussi, offrir sa bouteille.

— Seulement, ajouta-t-il, en faisant cette proposition, vous comprendrez, Messieurs, que je ne puis décemment vous offrir un cru autre que celui dont je suis l'honorable représentant.

A ces mots, un sourire amer et furtif s'esquissa sur les lèvres des trois autres dégustateurs, qui cherchèrent en vain à se dérober à l'invitation. Il fallut s'incliner.

Le représentant alla chercher une bouteille de son vin, que décorait une superbe étiquette décolorée et portant le nom du clos en question. Nous ne divulguerons pas ce nom, crainte de lui faire de la réclame.

— Eh bien, Messieurs, à votre santé, fit le représentant, en avançant le bras pour trinquer.

— A la vôtre !

— Bonne santé !

— Prosit !

Il y avait un mauvais moment à passer. Bien que les lèvres ne firent qu'effleurer les lèvres, une grimace se dessina instantanément sur les visages des trois invités du représentant.

Les verres ne se vidaient pas. La conversation languissait.

— Allons, Messieurs, buvez !

— Merci, merci. Diable ! on n'est pas à jeun.

Un second effort, une seconde grimace, et les verres se vidèrent à demi.

— Il va sans dire que ce n'est pas là un vin comparable à celui que nous avons bu avant. C'est un bon « petit vin ». Nous y sommes habitués. Il n'est pas méchant. A votre santé !...

Les verres se choquèrent silencieusement et ce fut tout.

— Ah ! bast, fit alors le représentant, je vois qu'il ne vous va pas, laissez-moi ces verres. Nous allons prendre une bouteille du précédent.

J. M.